

Ruth Burrows

Jalons pour la prière intérieure



COLLECTION
Vie
intérieure

Éditions  du Carmel

Jalons pour la prière intérieure

Traduction Pauline de Cointet - de Vanssay
revue et complétée par Alain Sainte-Marie

Présentation de l'auteur :

Ruth Burrows
(Sœur Rachel Gregory),
carmélite anglaise du
monastère de Quidenham,
Norfolk, depuis 1948,
est l'auteur d'une dizaine
d'ouvrages sur la prière
et la vie spirituelle.
Elle a déjà acquis une
grande notoriété en
Angleterre et aux
États-Unis. Elle se fait
connaître en France par son
autobiographie *Face au Dieu
vivant*
(Éd. du Carmel, 2021).
Elle est, « à notre époque,
l'une des figures les plus
stimulantes et les plus
profondes de la tradition
carmélitaine »
(R. Williams).



Un regard résolument contemporain sur
l'héritage carmélitain.

C'est ce que nous propose Ruth Burrows en
nous transmettant le témoignage de Claire
et Petra, deux femmes aux cheminements
spirituels différents.

Dans ce premier essai sur la vie spirituelle,
l'auteur porte un regard très personnel
et sans concession sur Thérèse d'Avila,
mais n'enlève rien à son héritage. Les
connaissances actuelles en psychologie lui
permettent, de fait, une relecture actuelle et
d'un réalisme solide.

C'est ce qui va donner toute la force au
témoignage de Petra - alias Ruth Burrows :
contrairement à Claire, elle ne bénéficie
d'aucune « faveur » spirituelle, mais demeure
depuis des années dans l'aridité et l'obscurité.
Elle rejoint par là l'expérience et la pensée de
Thérèse de Lisieux, conduite à une parfaite
union d'amour avec Dieu en l'absence de
faveurs, et dont la voie d'enfance spirituelle
est cependant profondément mystique -
communion au mystère de Jésus.

Un livre stimulant qui réconforte. Tous les
voyageurs vers La rencontre sont encouragés,
au milieu des difficultés mêmes, à l'abandon,
à l'obéissance, en rejoignant le Christ dans
son humanité, seul chemin vers le Père.



Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Uniquement Dieu, qui, dans l'intention de nous libérer de ces démons, est venu à nous en prenant notre condition. Il participe à notre sort en vue de nous en délivrer.

Ici, l'exégèse biblique, en soulignant la vraie humanité de notre Seigneur, fait le jeu de notre désespoir : peu importe combien notre foi ait été vivante par le passé, nous ne parvenons pas à nous défaire de l'idée que Jésus était en quelque sorte protégé par sa nature divine ; qu'il n'était donc pas vulnérable comme nous le sommes. Nous ne prenions pas au pied de la lettre l'affirmation qu'il se fit « en tout semblable à nous, hormis le péché ». Maintenant, nous saisissons qu'en fait, il fut totalement sans défense, qu'il éprouva en profondeur ce que signifie être un homme, un homme sans privilège et désarmé que l'on pouvait rejeter et enfermer en toute impunité – un homme en tout semblable à nous.

Reconnaître qu'à notre époque la Résurrection tient une place centrale dans notre théologie et, plaise à Dieu, dans notre existence, ne contredit en rien ce que je disais. Selon moi, circule la fausse idée que mettre l'accent sur la Résurrection équivaut à court-circuiter foncièrement les détresses humaines ; à éviter beaucoup de choses qui, si l'on examine la question à froid, nous mettent face à face avec la médiocrité, l'écœurante médiocrité et la futilité de notre condition humaine, la sordide médiocrité de notre propre être, une souffrance totalement dépourvue de noblesse, de grandeur. Cette idée n'est pas vraie. Jésus nous a arrachés à la souffrance au sens où il lui a donné une signification, non au sens où elle n'existe plus. Mourir ressemble à vivre la mort et pourtant, en réalité, ce n'est pas mourir car Jésus a détruit la mort. Or, éprouver la souffrance, c'est souffrir, et rien d'autre. Vivre la vie ressuscitée de Jésus, c'est accepter le sort de l'homme dans toute son amertume, tel

que Jésus le fit, et s'abandonner au Père, au cœur même de cette âpreté et à travers elle. Ce n'est pas expérimenter un état émotionnel euphorique atténuant la douleur humaine.

Si ce que je dis est juste, nous pouvons espérer un merveilleux épanouissement de la vie mystique, dans la mesure où les conditions déjà présentes sont comprises et mises à profit. Car, qu'est cette vie mystique, à part Dieu venant accomplir ce que nous sommes incapables de faire, Dieu touchant les profondeurs de l'être, là où l'homme est ramené à son principe fondamental ? La vie mystique va au-delà de nos forces, rien de ce que nous pouvons faire ne peut nous y amener, en revanche Dieu désire nous la donner ; à tous, non à quelques privilégiés. Il nous a créés dans ce but, pour partager sa nature divine avec nous, pour que nous devenions véritablement ses enfants, avec tout ce que cela implique. Le préalable pour notre part est une acceptation de la pauvreté, du dénuement, de l'impuissance ; une forte conscience que nous avons besoin de Jésus notre sauveur qui seul rassemble Dieu et l'homme, qui est notre sainteté.

Je veux donc insister sur le fait que ce livre est destiné à tous. Si je me permets quelques formules techniques, telles que « voie purgative » ou « nuit obscure », c'est parce que cela peut aider ceux qui sont familiers de ces notions, à comprendre ce qu'elles désignent. Quant à ceux qui ne les connaissent pas, qu'ils ne s'en soucient pas ; car ce n'est pas la formule qui importe mais la substance.

Si, de plus, je semble limiter mes observations, exemples et situations concrètes, au cercle restreint de la vie religieuse et, à vrai dire, de la vie cloîtrée principalement, c'est tout simplement parce qu'il s'agit de l'unique environnement dont j'ai la connaissance et le vécu. C'est aussi pourquoi j'emploie le féminin, bien qu'il soit évident que je ne veuille d'aucune façon

me confiner à un genre plutôt qu'à un autre. J'estime que je serais bien présomptueuse de parler de situations et de modes d'existence dont je n'aurais pas l'expérience pratique. Loin de moi, toutefois, l'idée de dire que je ne suis pas à l'unisson avec les hommes et les femmes dans leur ensemble, les comprenant au seul plan qui compte : celui de leurs manques, de leurs aspirations, de leurs peurs, de leurs égarements. Par-dessus tout, comprendre, dans une certaine mesure, l'immensité de l'amour de Dieu en faveur de chacun de nous et son désir irrésistible de nous attirer à lui, de nous conduire à cet accomplissement pour lequel il nous a créés.

À chacun, je crierais : « Réveille-toi et sors de ton monde d'illusions ! Regarde le Seigneur ton Dieu. Il ne met aucune limite à ce qu'il fera pour toi, si seulement tu arrivais à t'en remettre totalement à lui. » Peut-être trouverez-vous ce livre en partie décourageant, pour la seule raison que vous n'êtes, pour ainsi dire, pas parti du bon pied : vous restez, en effet, toujours dans votre illusion, bien que vous supposiez être très avancé. Si ce livre dit quelque chose, c'est bien ceci : aucun d'entre nous n'a d'autres motifs d'espérance et de confiance que la pure bonté de Dieu, le Dieu qui, jamais, ne déçoit. Le découragement ne survient que si je pense que ce que je fais moi-même est le plus important. Il ne fait aucun doute que Dieu nous sollicite, à l'instar de tout amour ; mais lui seul peut nous permettre de répondre à ses appels. Tout ce qu'il demande est de nous confier en lui, d'avoir foi en sa parole et de faire simplement ce que nous pouvons : alors, nous nous rendrons compte qu'en lui, nous parvenons à accomplir ce dont nous nous sentions bien incapables. « C'est la confiance et rien que la confiance qui doit nous conduire à l'Amour³ ». Nous n'avons pas la capacité d'aimer Dieu, en revanche celle de désirer l'aimer, et ce « désir » est son don inestimable. Il en va de même si nous sommes à

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

terre la tentation mortelle est de vivre selon la loi et d'en faire notre seule sécurité.

Cependant, le danger est à double tranchant et, aujourd'hui, la crainte que la vie dans l'Esprit prime sur l'observance de la loi apparaît équivalente. Liberté, responsabilité, maturité : ces notions peuvent être largement appliquées à tort. Je me demande si nous, les religieux, sommes suffisamment sérieux dans notre formation. Nous mettons en place beaucoup de théologie, d'exégèse biblique, de psychologie, d'engagement dans l'apostolat actif ; qu'en est-il, en revanche, de la vie spirituelle elle-même, sans laquelle tout le reste est sans valeur ou presque ?

Les jeunes viennent à nous précisément en raison de cette formation spirituelle, du soutien que nous sommes susceptibles de leur apporter. Rare est la personne qui est taillée pour « faire cavalier seul », qui en a la ténacité ou le simple désir, et c'est la conscience de sa faiblesse qui conduit l'aspirant à une communauté. Quand on pense que sainte Thérèse attend jusqu'à la cinquième Demeure, à savoir notre deuxième île, avant de nous permettre la liberté et de nous accorder sa confiance dans de dangereuses occasions : elle sait que Dieu, à ce moment-là, nous soutient de sa main et que ce lien d'amour qui nous unit si étroitement à lui est assez fort pour ne pas faillir. Quand on y pense, donc, il semble pour le moins naïf de laisser nos jeunes se débrouiller seuls, prendre des décisions dans des domaines où ils manquent encore de conscience éclairée. Un élément fondamental de l'existence humaine est que, si la plupart des gens dotés de fortes et intelligentes qualités de meneur et aidés par un environnement approprié sont en mesure de mener une vie bonne, une vie ayant un sens, il va sans dire que, sans ces aides, ils tournent en rond. Les religieux ne font pas exception.

La majorité a besoin de structure et d'une bonne autorité. Croire le contraire serait irréaliste. C'est dans ce cadre qu'ils peuvent être aidés à croître jusqu'à la maturité. Personne ne conteste qu'il y a eu, par le passé, trop de soutien, trop de contrôle, trop de mainmise ; un juste milieu nous est désormais nécessaire.

Pour aborder l'existence humaine sur notre première île, je me concentrerai sur deux groupes d'insulaires. Tous deux sont potentiellement les lecteurs de ce livre et tous deux sont conscients d'avoir une vie intérieure. Un groupe comprend ceux pour lesquels cette île est leur juste place, mais représente pourtant, dans leur voyage, une étape qu'ils sont en train de traverser ; tout comme l'enfance est un état propre à l'enfant, qui doit également être dépassé avec l'âge. Dans l'autre groupe se trouvent ceux qui ont choisi de vivre sur cette île, d'en faire leur port d'attache, alors que Dieu les aurait menés plus loin. Cette situation n'est pas moins incongrue que celle d'un adolescent ou d'un adulte qui refuse de grandir et persiste à vivre comme un enfant. La totalité du cinquième chapitre leur sera consacrée¹.

Par commodité, j'appellerai le premier groupe « les commençants ». Lorsque quelqu'un aborde le vaste sujet de la formation, de la direction, de l'accompagnement, il est déconcerté car un livre entier ne pourrait suffire à l'ensemble de ce qui devrait être dit. Je dois donc me limiter à quelques points fondamentaux qui doivent être exposés.

Pour obtenir une orientation « intégrale », notre regard doit sans cesse se porter sur sa finalité. Et quelle est cette finalité ? Rien de moins que la pleine appartenance à Dieu. Progresser impliquera alors, non pas une augmentation de *l'ego* humain, non pas l'acquisition de la « perfection », mais à l'inverse, un abandon grandissant à Dieu, en consentant à vivre toujours davantage sous son emprise.

« La croix est peu comprise aujourd'hui », remarquait avec tristesse une figure spirituelle. Du reste, a-t-elle jamais été comprise ? On a donné autrefois à la souffrance un relief qui faussait le christianisme, le détournant en « crucifisme² », par cette idée que l'on ne fait plaisir à Dieu qu'en souffrant et plus on souffre, mieux c'est. Toutes sortes d'erreurs sont à l'origine de cette attitude... Et quelle caricature blasphématoire de notre Dieu ! Cet état de crainte et d'exécration de la matière – on devient d'autant plus spirituel que l'on s'éloigne de la matière, c'est-à-dire du corps et des émotions – est totalement non chrétien parce qu'inhumain ; s'y associe l'idée que nous avons été rachetés par la souffrance et que, puisque le Christ a souffert pour nous, nous devons souffrir aussi. Si cette logique est poussée jusqu'à sa conclusion, on ne saurait avoir trop de souffrance. Mais cela n'est pas vrai. C'est l'amour qui nous a rachetés, l'amour qui accomplit la volonté du Père quel qu'en ait été le prix, l'amour qui fut abandon total. C'est à travers la souffrance que nous sommes introduits dans le royaume du Père, non en raison de la souffrance elle-même. C'est parce que la souffrance est un élément de l'existence humaine, auquel il n'y a nulle échappatoire, que le Christ souffrit. Il a souffert parce que nous devons souffrir. Il a accepté notre histoire humaine et l'a transformée en chemin de gloire.

Il n'empêche que nous nous dirigeons vers l'exact opposé de cette configuration. Les obligations ont cessé d'assujettir ; nous n'y sommes plus tenus dès l'instant où elles supposent de la souffrance, où apparaît une tension ou une difficulté. On abandonne son mariage, on quitte sa vie religieuse, son sacerdoce, en raison d'un manque manifeste d'accomplissement ; on a le sentiment que la vie impose un fardeau dont nous sommes libres de nous débarrasser. Ainsi, accepter la volonté de Dieu quel qu'en soit le prix, avec la

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

cherchons à « tout faire par nous-mêmes » ; puis, confrontés à cette impression que « tout va mal », que « je n'arrive pas à prier », que « la vie intérieure, ce n'est pas cela », que « c'est Dieu que je veux, pas ça », nous nous enfuyons.

Un troisième effet de la grâce mystique apparaît dans la qualité de vie. Ceci est délicat à apprécier, et plus j'avance en âge, plus je réalise que le discernement spirituel est un don, et qu'il est rare. Nous pouvons tous évaluer une vertu ordinaire, mais quand il s'agit d'une grâce plus subtile, peu savent la discerner. L'idée qui s'impose à mon esprit est une facette de cette sagesse divine, qui trouble la sagesse humaine et dont nous diminuons peut-être l'importance : la folie de la Croix. C'est le plus certain de tous les signes de la mystique. Un signe d'une acuité grandissante. Nous commençons à voir Dieu là où jamais nous ne l'aurions imaginé : dans ce qui bouleverse les idées préconçues que nous avons sur lui, sur son action et sur sa manière de se faire proche de nous. Puis nous nous mettons à écouter Dieu, ce qu'il demande ici et maintenant ; et ceci peut aller à l'encontre de toutes les attentes auxquelles nous avons été conditionnés, nous mettre en désaccord avec le milieu dans lequel nous vivons. Notre propension à critiquer les autres disparaîtra, notre cœur deviendra bon et compatissant. Il ne sera pas seulement question de « faire des choses pour autrui » et de rendre service, sans dépasser les limites de la « vertu morale », de la « Loi » ; au contraire, il s'agira véritablement de préférer, en tout et malgré tout, les autres à soi-même. Germera et grandira sur tous les plans, en principe, une disponibilité à accepter notre sentiment d'insignifiance, à devenir aussi petit qu'un enfant. Se rapprocher de Dieu, c'est renoncer à toute ambition temporelle, et quand nous délaissions les ambitions terrestres, nous sommes disponibles pour saisir les aspirations spirituelles. Ainsi l'*ego* doit-il progressivement mourir. L'action mystérieuse de Dieu

seule peut l'y amener. Or, sur notre première île, quels que soient nos efforts, *l'ego* trône avec obstination ; la quête même d'une vie spirituelle et de l'exercice des vertus renforce sa position établie.

En abordant ce troisième effet de la grâce mystique de Dieu, j'ai indiqué la direction dans laquelle nous sommes tenus d'avancer : vers l'acceptation d'une impuissance et d'une pauvreté croissantes. La pratique de la vertu et la recherche de la volonté de Dieu ne sont nullement abandonnées, mais ce chemin sera d'une qualité différente et ne procurera, en outre, que peu ou pas de satisfaction. La main droite ne saura pas ce que fait la gauche (cf. Mt 6,3). Pas plus que je ne me sentirai ou ne me considérerai comme un serviteur fidèle. À l'inverse, je discernerais l'orgueil qui entache mes œuvres, même les meilleures. Enfin, il nous appartient de veiller à ne pas fuir cette situation, à ne pas quitter cette voie, si pénible soit-elle, en redescendant du pont pour regagner la première terre ou, si nous sommes plus loin, sur cette planche vertigineuse au-dessus de la mer, en rampant afin de retourner à l'endroit où le pont surplombe la terre ferme et nous semble donc plus rassurant.

Peut-être essayons-nous de nous cramponner ou de revenir à des façons de prier spontanément plus satisfaisantes. Il s'agit d'un sujet délicat ayant besoin d'être développé. Bien que l'intervention de Dieu désoriente, à des degrés divers, l'activité naturelle de l'âme, l'activité mentale continue néanmoins à fonctionner et peut-être mieux que jamais. Il se peut que nous soyons capables d'écrire ou de donner une brillante conférence, fruit de notre réflexion et de notre méditation. Ainsi, nous pouvons volontiers consacrer notre oraison à réfléchir, à nourrir nos pensées et le temps s'écoulerait agréablement. Après tout, ce sont des pensées sur Dieu ! En revanche, si nous recevons

l'action mystique et les effets de l'influence divine, nous décèlerons au plus profond de notre cœur que cette sorte d'activité psychique durant la prière représente, en réalité, une distraction et une infidélité. Elle est tout à fait incapable de nourrir notre être. Elle se contente de nous occuper et nous donne le sentiment illusoire que nous avons bien rempli notre temps d'oraison et accompli quelque chose. Or Dieu nous demande de faire le sacrifice de l'activité mentale au moment de la prière ; de ne pas le quitter en préférant réfléchir à son sujet ; et de faire de notre mieux pour demeurer en sa présence, en accueillant, dans la patience et la confiance, l'impression de perte de temps, la sensation d'ennui, le manque de satisfaction personnelle d'avoir « fait » une « bonne » oraison.

Néanmoins, il n'est pas non plus question de nous abandonner à la passivité, une fois que Dieu a commencé à intervenir dans l'âme. Chaque fois que nous avons conscience que notre foi se nourrit du bénéfice tiré de notre réflexion, que grâce à ces lumières intellectuelles nous développons une force grandissante et un surcroît d'amour pour choisir la volonté de Dieu, il faut les employer. Il serait non seulement présomptueux mais également insensé de susciter un état d'aridité sous prétexte que cette disposition indique une progression. Thérèse d'Avila et Jean de la Croix nous mettent tous les deux en garde contre cette aridité paresseuse et stérile.

En effet, nous risquons de sombrer dans l'apathie et le découragement et, au lieu de chercher à correspondre au don de Dieu, nous nous lamentons sans fin sur notre situation, en nous tourmentant, en nous apitoyant sur nous-mêmes, ce qui est un moyen déguisé d'accuser Dieu. Puisque je n'ose pas le blâmer, c'est moi-même que je blâme et, de cette manière, je me libère de mon ressentiment à son encontre. Or ce que Dieu attend de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

épreuve de foi et une lutte de l'âme. Lui va plus loin. Il y voyait l'effet de l'opération mystique de Dieu. Cette découverte a été pour nous une bénédiction, et afin de bien saisir la nuance, il suffit de comparer les écrits de Thérèse d'Avila et Jean de la Croix avec ceux de Thérèse de Lisieux. Cette dernière possédait une merveilleuse connaissance de Dieu et de ses voies, or elle n'était pas en mesure d'analyser, comme l'étaient Thérèse et Jean, ce qui se produisait en elle. Me concernant, n'eut été le savoir acquis par les « pleins feux » de Claire, je n'aurais jamais cherché à écrire ce livre.

Au risque de trop anticiper, mais dans le but de rendre le plus compréhensibles possible ces expériences « tous feux éteints » et « pleins feux » de la dernière phase, j'insiste ici en apportant une précision qui peut, j'en suis consciente, être contestée. D'une part, ce n'est qu'à cette dernière étape que la personne en état « tous feux éteints » peut réellement savoir où elle en est et ce qui lui est arrivé. Oui, elle sait avec fermeté et profondeur qu'elle est intimement unie à Dieu, et cette réalité se manifeste dans sa manière de vivre. On n'a qu'à se rappeler combien Thérèse de Lisieux était sûre de son union en dépit de son obscurité. Il y a une certitude constante, bien que rien ne soit perçu ni senti. Dieu seul est : présence non ressentie envahissant l'horizon et toute chose. Elle ne voit pas Dieu : ce qu'elle voit, de fait, se résume à elle-même. Elle ne voit ni Dieu enveloppant son âme, ni ce qu'il est en train de réaliser, mais plutôt les effets de ses opérations au-dedans d'elle. L'essence de cette union est que Dieu a pris le dessus, a enlevé l'initiative à l'âme, l'a dépouillée de ses propres puissances, a pris la place de l'*ego* ; et l'effet produit dans la dimension consciente de la vie psychique est une expérience de dépression, de vide.

D'autre part, concernant l'état « pleins feux », la même réalité

de fond, à savoir l'union, s'avère non seulement connue avec certitude (comme exposée à la « lumière »), mais est en outre visible. Si l'union transformante n'envahit pas en permanence la conscience car cela signifierait que la vie a cessé, il n'en demeure pas moins que la personne se voit contenue dans l'étreinte de Dieu ; l'être tout entier le sait et y répond, se livrant à son amour. Cependant, puisqu'il est question de Dieu lui-même, cette vision est non-conceptuelle ; elle ne peut tout simplement pas être contenue dans les limites de l'entendement, ni être observée, encore moins décrite. Mon sentiment est que cet état « pleins feux » n'est pas compris. Et comment le pourrait-il en étant d'une si grande rareté ? À moins de le connaître pour l'avoir vécu, il est facile de le confondre avec différents phénomènes psychiques. En l'espèce, je ne peux que mettre, une fois de plus, l'accent sur le fait que cette connaissance n'étant, par nature, pas conceptuelle, l'esprit n'a pas la capacité de la contempler.

Il est possible que Dieu allume de temps en temps la lumière en faveur de quelqu'un relevant habituellement de la catégorie « tous feux éteints ». Son dessein peut être de l'encourager en l'éclairant... Il arrive qu'une obscurité plus profonde en résulte. La lumière naturelle est coupée et les sources des joies terrestres sont asséchées. Par deux fois, Petra connut une expérience « éclairée » ou, du moins, ce qu'elle estime être telle. Plus de trente années les séparent l'une de l'autre. Elle soutient que quiconque ayant connu un véritable mode « pleins feux », aussi éphémère soit-il, le différenciera nettement de ses répercussions psychologiques – pareilles à l'ébranlement d'un éclair et d'un coup de tonnerre. Elle se décrit comme emportée dans un abîme s'ouvrant en elle, un abîme par ailleurs totalement inaccessible et inconnu. Il n'empêche que Claire et Petra sont toutes les deux catégoriques sur le caractère « accessoire » d'être

« éclairé », car n'ajoutant rien à la grâce de fond. Seul compte l'événement, non le mode de vécu. Bien plus, ce n'est pas en soi un critère de progression, ni non plus un avantage, ni une affaire d'avancement que Dieu récompense. Cela peut se produire à un stade très précoce si Dieu le désire. Sur ce sujet, les témoignages de Claire et de Petra sont très significatifs. Claire me raconte que, dès l'âge de cinq ans, elle eut la pleine conscience que Dieu était devenu la réalité brûlante de sa vie. Elle l'a « vu », la lumière était allumée et l'est restée. Par conséquent, son expérience de la prière au début de sa vie, il y a de nombreuses années, était déjà, en réalité, plus ou moins ce qu'elle vit encore maintenant : une « vision » non-conceptuelle de Dieu étreignant son être. Elle n'a jamais éprouvé l'obscurité ou l'« absence ». En la circonstance, son cheminement n'est pas conforme à ce que les auteurs avancent ! Elle fait néanmoins remarquer que c'est elle-même que la vision a vraiment transformée. Elle qui était de nature une personne égoïste et loin d'être désintéressée, en tout cas d'après ce qu'elle me rapportait de son enfance et de sa jeune adolescence. Les gens ne l'intéressaient pas vraiment. Puis, à mesure que Dieu œuvrait en elle et qu'elle s'abandonnait de plus en plus, elle se mit à grandir dans le souci d'autrui. La connaissant intimement, je peux garantir que, aujourd'hui, elle semble entièrement dépouillée d'elle-même. Elle est toute donnée.

Petra, elle, a depuis toujours été cachée dans l'ombre, cependant lumineuse, du divin. Son expérience actuelle de la prière ne diffère pas, sur le plan émotionnel, de celle vécue alors qu'elle était enfant ou jeune femme. Elle se rend clairement compte que, à l'instar de Claire, l'élément mystique était présent dans sa tendre enfance, mais elle n'en a connu que la part d'« obscurité » et d'« absence ». Elle non plus n'est pas en conformité avec « ce qu'expliquent les livres » ! En revanche,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

pharisiens, et veut à tout prix en briser la résistance. Il fait un portrait haut en couleur de la condition pécheresse de l'homme, de ce que l'homme devient lorsqu'il est laissé à lui-même, allant de mal en pis. Par ailleurs, il n'a aucune intention d'exclure le peuple Juif de cet horrible tableau, malgré son attachement profond à la Loi de Moïse et la fierté de son observance. Le Juif aussi n'a qu'un unique sauveur. Qui plus est, le païen est davantage ouvert au salut simplement parce qu'il a conscience de sa dépravation, comme l'étaient les publicains et les pécheurs qui venaient à la rencontre de Jésus. Ce sont, au contraire, les « justes », ces « gens bien », ignorant combien profonde est leur propre misère, qui se mettent à l'abri derrière leur stricte observance de la Loi, qui disent n'avoir besoin ni de Dieu, ni de son Christ sauveur. Ils crucifient Jésus.

Nous devons être bien lents d'esprit si nous pensons que ceci ne s'applique plus à nous, qui reconnaissons Jésus. Or les paroles vives de Paul, son mépris et son imploration s'adressent autant à nous qu'aux Juifs de son époque. La Loi nouvelle, qui était destinée à amener les hommes au Christ, est devenue une embûche. En effet, une observance strictement fidèle de la Loi, s'étendant aux exigences du Sermon sur la montagne⁴, conduirait forcément au sentiment, très paralysant, de ne pas être à la hauteur. Par ce fait même nous prenons conscience que nous avons besoin de Jésus, que lui, Jésus-Christ, est devenu notre sainteté parce que, comme le dit saint Paul, nous n'accomplissons rien de nous-mêmes. Malheureusement, ce qui s'est passé dans le cas des Juifs se reproduit à l'identique : incapables d'accéder à l'accomplissement parfait de la Loi, de ses exigences de pleine véracité et d'amour oblatif total, nous réussissons tant bien que mal à éteindre cette vision et à nous créer nos propres voies, moyens, recommandations, idées, schémas de pensée, un mécanisme entier qui, mis en œuvre,

nous donne la sensation d'être avec Dieu, d'être totalement en sécurité. Nous sommes tellement obnubilés par nos sécurités que nous négligeons d'écouter ce à quoi Dieu nous appelle en ce moment même. Je cours joyeusement sur le chemin tout tracé, usé par des milliers de personnes avant moi, des « gens bien » au service de Dieu ; je n'ai nul besoin de regarder au-delà, ni même de me poser des questions sur l'orientation du parcours. Paul savait que nous parlons de liberté sans vraiment la vouloir en réalité. La liberté a un coût beaucoup trop élevé ; elle effraie, ne présentant aucune garantie ; cette liberté qui me rend entièrement et exclusivement responsable devant Dieu de mes décisions et de mes choix ; cette liberté qui me met à nu, vulnérable devant le brûlant amour divin.

Nous craignons d'accorder notre confiance à l'amour. Nous ne croyons pas réellement en l'amour éternel, immérité et gratuit de Dieu pour nous. Pourtant, cet amour doit être le rocher, le roc inébranlable sur lequel sont posées nos fondations. Dieu m'aime parce qu'il est bon ; non parce que je suis bon. Cette certitude doit être vécue à chaque instant de la journée. Dieu m'a fait dans le dessein de se donner à moi et il n'attend rien de moi, littéralement *rien* d'autre que de le laisser m'aimer, de le laisser se déverser sur moi en flots de joie infinie. Malgré tout, nous nous sommes curieusement mis dans la tête – et quand bien même elle en serait sortie, elle reste gravée dans notre chair – l'idée que nous devons tout faire pour que Dieu nous aime. Cette idée que nous avons l'obligation de nous faire beaux afin d'être acceptables à ses yeux. L'enseignement sur la grâce dispensé autrefois ne suggérerait-il pas cela ? Tout ce que je fais devient capital. Dieu assiste à ma prestation d'un œil approbateur ou désapprobateur, prêt à me récompenser ou à manifester son mécontentement. Et même ceux qui ont dépassé ce schéma des plus grossiers persistent à faire peser la charge

sur nos actes. Si nous avons à aller au bout de notre attitude, à examiner le moteur de notre activité, nous découvririons, aussi choquant que cela puisse paraître, un athéisme. Nous avons fabriqué un dieu, nous avons notre dieu ; toutefois, ce n'est pas Dieu, ce n'est pas le Père de notre Seigneur Jésus-Christ, le Père aimant qui, sans cesse, nous presse de nous sanctifier avec lui ; ce Père sans qui nous n'avons aucun sens, aucune existence ; redoutable, saint et, pour autant, infiniment tendre, il nous montre en Jésus qui il est. Les exigences de l'amour nous font peur. Rien n'arrêtera l'amour, nulle prescription ne restreint l'amour ; incontrôlable et imprévisible, l'amour dépasse toutes les frontières. Et nous n'apprécions pas cela. Nous aimons être limités, avoir de solides murs autour de nous. Nous voulons juste savoir ce que nous devons faire, où nous devons aller, pour nous protéger de ce Dieu présumé dangereux. Nous lui interdisons de nous approcher, de nous prendre au dépourvu en quoi que ce soit. Nous préférons nous faire accroire qu'il n'existe pas. « Israël, voici ton dieu » (Ex 32,4), un dieu auquel tu oses faire face, devant lequel tu as tout le loisir de te sentir bien, respectable, digne, triomphant.

Jésus n'est pas venu apporter la paix, il est venu en perturbateur de notre tranquillité. Il a remis en cause le *statu quo*. « Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur » (Lc 5,8), fut la réaction d'un de ses proches. Il a dévoilé l'égoïsme et l'impiété dans ce qui passait pour de la dévotion religieuse. Il s'adressait à des gens bien et son cœur se déchirait pour eux. Il ne pouvait pas se faire comprendre. Ils ne l'acceptaient pas ; il perturbait leur suffisance et troublait leur sentiment de sécurité ; il fallait se débarrasser de lui. Oh, nous ne pouvons, ni ne devons tourner les talons en prétextant « ce n'est pas moi, loin de là ». N'oublions pas que nous traitons de quelque chose de fondamentalement humain, qui fait partie

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

6. LES RACINES ET LES RAMIFICATIONS DU PÉCHÉ

Il est significatif que, au moment où il se met à examiner l'action mystérieuse de Dieu, saint Jean de la Croix attire notre attention sur ce que l'on nomme les péchés capitaux¹. Il désire nous amener à reconnaître notre misère naturelle afin que nous soyons en mesure d'approcher Dieu avec humilité et mépris de nous-même. Il nous explique que les habitudes du péché sont si profondément enracinées que Dieu, seul, est de taille à les détruire. Nous devons le lui permettre. L'agir mystique de Dieu va révéler peu à peu ces mauvaises habitudes tenaces. Il nous faut, dans l'objectif de guérir, accepter la douleur de la connaissance de soi et compter uniquement sur Dieu.

Trop facilement, les personnes spirituelles estiment avoir dépassé la phase d'examen des vices capitaux et négligent parfaitement la nature tenace, omniprésente et profonde de leur emprise. Dans les vices, qui sont la conséquence directe et terrible du péché originel, sont perverties les tendances qui nous viennent de Dieu. Si, dans leur forme brute, ils sont moins nuisibles pour la simple raison que leur aspect grossier heurte notre dignité humaine, ce sont leurs subtiles ramifications qui, en revanche, sont mortelles. Ainsi les attitudes que nous avons adoptées et les prises de position que nous rallions, sans nous rendre compte de leur caractère peccamineux, nuisent-elles davantage qu'une unique faute, aussi grave soit-elle.

L'avarice

Il s'agit de la perversion de notre besoin de sécurité et, par conséquent, de notre droit fondamental (par nécessité) à la

possession. Nous autres, religieux, pensons peut-être que cela ne fait pas partie de notre ordre du jour puisque nous avons fait vœu de pauvreté. Nous avons renoncé au droit de posséder dans le but de ne dépendre que de Dieu. Mais le faisons-nous en réalité ? Sur le plan matériel même, nous finissons par beaucoup trop compter sur la sécurité économique et laisser à la porte la perturbante perception de l'existence du pauvre. De surcroît, si nous avons la responsabilité de biens, il se peut que nous nous révélions pingres et possessifs. Toute chose devient mienne, mon équipement, mon organisation, mon temps, mon talent, ma réussite. Je fais mon nid dans la vie religieuse. Quant au niveau spirituel, regardons pourquoi nous n'avons presque pas commencé à nous reposer en Dieu, heureux de n'avoir nul autre soutien que lui. Si cela ne nous apparaît pas clairement, observons combien il nous est important de conquérir l'estime de la communauté ou de l'autorité dont on relève et à quel point nous préférons tomber dans des malhonnêtetés de tout ordre, plutôt que de la perdre. Il ne s'agira pas de grands méfaits qui sautent aux yeux, puisque les personnes de bien, évitant les fautes qui sont manifestes, les commettent davantage sous la forme d'attitudes et d'intentions : mes actes, mes décisions, les avis que j'exprime sont en fait motivés par le respect humain. Je cherche à être moralement acceptable et, souvent, il m'arrive que je vive selon ce que pensent et disent les autres, ne sachant absolument pas ce qui m'anime, sans réfléchir, n'ayant pas conscience que je suis purement et simplement en train de me conformer et de me ranger à l'opinion admise, sans examen préalable et responsable des faits. Ces « autres » ne sont pas forcément ceux de notre communauté et peuvent représenter une « autorité » extérieure, tel le prestige d'une position sûre et incontestée. De même, je persiste à ne pas scruter ma foi car, au fond, je crains les conflits trop intenses qu'un examen

minutieux ferait naître ; ainsi, avec quelle promptitude je censure ceux qui possèdent l'amour, le respect et la confiance nécessaires pour en explorer son contenu. Si les tentations de cette nature peuvent être plus grandes dans un groupe cloîtré qu'ailleurs, il reste certain que ces tendances sont universelles ; ce sont leurs manifestations qui diffèrent. De fait, comme il est tentant aussi, dans le cas où une position d'autorité nous est conférée par le vote communautaire, de s'ingénier à plaire en vue de continuer à jouir de notre renommée ! Et, quand on y réfléchit vraiment, n'y a-t-il pas dans nos bonnes actions – que les « autres » attribuent sans doute à notre générosité – une large part inspirée par le désir d'avoir la conscience tranquille plutôt que par un authentique amour de Dieu ? Pareillement, cette manière que nous avons de nous faire du souci à cause d'un échec spirituel, de l'incapacité à prier, des distractions, des mauvaises pensées et des tentations dont nous ne parvenons pas à nous débarrasser, elle n'est pas due au fait d'avoir offensé Dieu, car il ne l'est pas, mais au fait que nous nous révélons moins beaux que nous ne le voudrions. Quelle difficulté nous avons à comprendre réellement, de façon à en vivre, qu'il nous faut courir le risque de compter seulement sur la bonté de Dieu. Avides que nous sommes, nous voulons avoir les mains pleines, nous voulons avoir quelque chose qui nous appartienne, qui soit non pas le bien de Dieu, mais le nôtre, dans le pire des cas quelque chose que nous tolérons d'attribuer à Dieu ou au minimum d'exiger de lui, et ainsi prétendre à obtenir le ciel en récompense.

L'envie

« Il n'est pas bon pour l'homme d'être seul » (Gn 2,18).
Autant nous avons un absolu besoin des autres afin de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

propre misère ? Oh, je sais que cela ne ressemble pas le moins du monde à ce que Jean de la Croix écrit sur la question – et c’est ce que vous vous empressez de m’expliquer – rien d’aussi grandiose, seulement un fade et médiocre dénuement assorti d’une complète impiété. Oui, néanmoins c’est bien de cela qu’il parle. Donc, pour reprendre ce que j’indiquais au début, votre tristesse émane d’un immense bienfait, à savoir Jésus qui se manifeste à vous. Il se montre à vous maintenant, à une profondeur en vous que votre conscience – vos sens, vos émotions, votre intelligence – ne peut tout simplement pas enregistrer. C’est votre intériorité la plus intime qui à présent le voit, qui le « connaît » au sens biblique du terme et est transportée d’amour pour lui, si plongée dans le ravissement que Jésus est devenu une obsession. Du matin au soir, il vous est impossible de l’oublier et malgré cela, ma pauvre petite, rien de tout ceci n’est vécu « dans les hauteurs ». Ce que vous ressentez est tout sauf d’être ravie dans un transport d’amour. Vous avez l’impression de vous dessécher, de vous ennuyer ferme et d’être totalement misérable. Ne saisissez-vous pas pourquoi ? Si, au plus profond de vous, votre moi continue de le regarder, plutôt se tient de temps en temps serré contre son cœur, alors toutes les pensées et les idées – qui sont celles que votre faible nature veut actuellement savourer – ne sont que de carton-pâte. En surface, votre pauvre nature meurt de faim et cependant la surface de votre nature n’est pas vous.

Aussi ne saisissez-vous pas que si vous êtes en train de voir Jésus, si le Saint vous enveloppe, alors vous êtes tenue de ressentir, avec une effroyable douleur, votre état de péché. « Éloigne-toi de moi, Seigneur, car je suis un homme pécheur » (Lc 5,8). Vous ne pouviez concevoir cela auparavant. Oh, je sais que nous pensons effectivement le concevoir, nous pensons savoir que nous sommes pécheurs et malheureux et ainsi de suite, mais, en fait, nullement. C’est uniquement lorsque Jésus vient à nous, dans cette disposition où nous nous trouvons, que nous en prenons conscience ; et cela s’avère au plus haut point difficile à assumer jusqu’à ce que nous saisissions toute la portée de cet état, qui ensuite devient notre joie. En vérité, c’est un choix fondamental : laisserai-je Jésus être ma sainteté et demeurer dans la vérité éclatante, ou vais-je exiger d’avoir une sainteté à moi – en vue, cela va sans dire, de la lui offrir et d’être agréable à ses yeux ? Toute l’essence de l’exigence chrétienne est de laisser Dieu être notre Dieu et de refuser d’être Dieu pour soi-même. Et tel est ce à quoi vous êtes, avec une extrême acuité, confrontée en ce moment. Vous avez la possibilité de dire « non » et cela n’aura pas l’air d’un « non », cela pourra

ressembler à la générosité la plus haute. Peut-être pouvez-vous vous épuiser en pénitences et en bonnes œuvres, vous assurer que pas un *iota* de la Loi ne soit inaccompli, peut-être pouvez-vous vous garder de tout défaut éventuel et faire en sorte de n'avoir nul besoin d'un sauveur, d'un Jésus. Peut-être pouvez-vous vous présenter devant lui en épouse méritante. N'est-ce pas ce à quoi nous nous essayons en secret ? Et comprenez-vous ce que je m'efforce d'expliquer, l'ajustement que nous devons opérer ? Il consiste foncièrement à accepter pleinement l'amère expérience de notre pauvreté et à refuser obstinément de nous y dérober ; en d'autres termes, accepter de nous tenir devant le Dieu vivant, non sous la simple forme d'un vœu pieux mais en acte, dépouillés, notre lèpre mise à nu, paralysés, aveugles, sourds, muets – souffrant d'un besoin vital. Si peu vivront ainsi et lui permettront d'être leur sauveur, leur vie, leur lumière, d'être la nourriture et la boisson leur assurant la vie. Nous cherchons à nous sentir saints, à sentir que nous sommes des êtres réellement spirituels, dotés d'une compréhension et d'un sens interne pénétrants, purs et nobles de cœur. « Toi seul es saint » est le cri de vérité, et heureux ceux pour qui ce cri est la vérité selon laquelle ils vivent. C'est ce qui vous est maintenant demandé, mon amie. Y consentez-vous ?

Voici que nous avons exprimé dans un cadre vivant ce qui se produit en nous : « Jésus se manifeste à vous. Il est en train de se montrer à vous, à une profondeur que votre conscience – vos sens, vos émotions, votre intelligence – ne peut tout simplement pas enregistrer ». Cette manifestation nous élève dans un transport d'amour. Telle est la rencontre mystique ou contemplation infuse dont nous avons tant parlé. Il n'est cependant plus question d'épisodes, comme sur le pont, mais d'un état contemplatif durant lequel ces entrevues sont fréquentes, régulières, habituelles. Malgré tout, ce sont des touches passagères, non une installation permanente.

Nous découvrons également que ce que nous éprouvons en ces visites divines est identique à ce qui est vécu sur le pont : aridité, connaissance de soi douloureuse, mais qui sont désormais plus étendues et plus intenses. Voilà l'île de lumière et de douleur. La cause d'une telle douleur est précisément la

lumière, une lumière qui ressemble à d'« intolérables ténèbres ». Nous nous voyons dorénavant tels que nous sommes. Nous voyons la vacuité de notre manière de concevoir notre bonté, notre vérité, nos vertus ou encore notre générosité et notre accomplissement personnel. À présent, devant la rugosité de ce terrain, nous voyons avec terreur et désarroi que tout chemin vers la réussite et l'achèvement spirituel est bloqué. Nos précieuses ambitions sont démasquées et nous sommes appelés à y renoncer complètement. Toutes les illusions volent en éclats. La lumière, sur cette deuxième île, est implacable, sans ombre, aveuglante, brûlante et cruelle. Non seulement nous nous voyons à la lumière de la vérité, mais en outre nous entrevoyons ce que signifie ne rien posséder d'autre que Dieu. Concernant la première île, on pouvait qualifier ce qui y était vécu d'expérience de sa « divinité », c'est-à-dire celle de l'homme bon et vertueux ayant l'impression d'être maître de lui-même et de son existence, que tout lui est possible. Sur cette morne deuxième île, en revanche, on fait l'expérience de l'humanité de l'homme dans toute sa signification, et cela n'a rien de glorieux. C'est avoir le sentiment de n'être « pas homme », d'être un ver, une pauvre bête difforme. L'intégralité de ce qui a rendu l'homme humain et lui a donné sa dignité paraît réduite à néant¹.

Les explications données à propos du pont, sur ce que nous devons faire ainsi que sur les échappatoires à l'action divine et leurs dangers, valent pour ce contexte-ci. Un complément n'en demeure pas moins nécessaire, car il nous faut comprendre que la deuxième île est un monde entièrement différent de la première. Elles n'ont pas de lien intrinsèque, comme je le montre en employant la métaphore insulaire. Chacune représente une relation à Dieu tout à fait distincte. La deuxième n'est pas juste une forme hautement évoluée de la première. On ne peut non plus s'y développer de soi-même ; on doit s'y laisser

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'envie irrésistible d'échapper au sentiment d'impuissance généré par l'amour, au sentiment que l'on est, en quelque sorte, condamné à recevoir sans pouvoir rien offrir en retour. Par suite, naît dans l'âme le besoin paroxystique d'agir, de prouver son amour. Aucune commune mesure ici avec l'ancienne tentation tournée vers l'ostentation, avec le désir de se sentir spirituel accompli et d'être considéré comme tel. Non, ce besoin de prouver son amour est authentique ; c'est un cri poussé du tréfonds de l'âme humaine qui aspire à aimer sur un pied d'égalité. Cependant, il ne peut en être ainsi avec Dieu. Dieu est Dieu de toute nécessité, et nous devons le laisser être Dieu en prenant conscience que le seul moyen que nous avons de le payer de retour est de nous laisser aimer de lui. Pour nous, aimer, c'est nous laisser aimer. L'orgueil humain en prend un sacré coup. Selon moi, cela explique la débauche de pénitences excessives que l'on observe chez les mystiques. Mais l'important est que, tôt ou tard, ils comprirent que ces pratiques sont sans valeur. La plus grande pénitence consiste à accueillir l'amour, à se laisser anéantir par lui, au point même de n'avoir plus, en apparence, figure humaine.

Dans son commentaire au dessin du Mont-Carmel, Jean de la Croix nous dit que ceux qui suivent le sentier sinueux des richesses spirituelles touchent finalement au but mais avec retard. Nous sommes trop prompts à considérer que « mieux vaut tard que jamais », que les reports sont sans conséquence. Cela revient à situer le cheminement spirituel hors de l'économie de l'amour. Un cœur aimant ne peut prendre ce parti-là. Pour lui, retards, hésitations et frivolité constituent de vives préoccupations. Est-il indifférent pour une épouse de prendre l'amour de son mari à la légère au prétexte qu'en toute certitude il ne la rejettera jamais ? Pourtant, nous n'agissons pas autrement lorsque nous faisons preuve de négligence et

manquons de générosité. Assurément, la seule joie authentique sur terre comme au ciel est de faire la joie de Dieu, ou plutôt d'être la joie de Dieu. Thérèse d'Avila et Jean de la Croix font tous deux remarquer que le trouble d'une âme en cet état revêt une plus grande importance pour Dieu parce qu'elle représente une plus grande perte pour l'Église que l'échec de nombreuses âmes moins avancées. Ces deux saints assurent qu'il faut s'attendre à ce qu'un raz de marée infernal nous empêche de pénétrer sur la dernière île, où nous serons définitivement en sécurité. Thérèse nous a laissé des pages émouvantes au sujet de sa propre infidélité, de ses épreuves et de sa remise ultime en Dieu.

Elle raconte que vers l'âge de vingt ans, Dieu lui accorda ce qu'elle appelle la grâce d'union¹². Traduit dans les termes de mon schéma, Dieu la plaça gracieusement sur la deuxième île. Il semblerait que dans ses visitations, Dieu repousse toujours plus avant nos capacités avérées, pour la bonne raison qu'il veut que nous nous déployions. Thérèse échoua à se déployer. Elle eut un aperçu de ce que ce serait de n'avoir que Dieu, et cette révélation fut trop considérable pour elle. Imaginez-vous passant de longues heures ennuyeuses en prière, représentez-vous l'ennui d'une vie vécue dans le recueillement ! Sa préférence et son choix se portèrent sur l'amulette que constitue l'antichambre. Capable de vivre sur la deuxième île, elle choisit de faire sa vie sur la première et y fut complètement malheureuse, divisée, déchirée. Pendant de longues années, elle fit la navette sur le pont, car Dieu continuait de l'attirer à lui. Elle connut des périodes de plus grande générosité qui la virent atteindre le rivage de la deuxième île, où elle s'attardait quelque peu, mais cela ne durait pas, et bientôt sa pente l'entraînait de nouveau en arrière, jusqu'à la fois suivante. Malgré tout, elle mûrissait par douloureuses intermittences, jusqu'au jour où,

confrontée comme jamais aux implications de la Passion de Jésus-Christ¹³, elle consentit aux renoncements qu'il la pressait d'accomplir, pénétra sur la deuxième île et y persévéra dans sa trajectoire. Là, malgré les souffrances et les difficultés, elle fut heureuse. Sa détresse, due à une vie divisée, avait pris fin.

1. Cf. « Et moi, je suis un ver, pas un homme, raillé par les gens, rejeté par le peuple » (Ps 21,7).

2. JEAN DE LA CROIX, *Cantique spirituel A*, strophe 1,6-7 (*Œuvres complètes*, trad. Marie du Saint-Sacrement, Paris, Cerf, 2010, p. 362).

3. JEAN DE LA CROIX, *La Nuit obscure*, II, 7 (*Œuvres complètes*, trad. Marie du Saint-Sacrement, Paris, Cerf, 2010, p. 988-993).

4. JEAN DE LA CROIX, *Cantique spirituel B*, 12, 13, 20, 21 (*Œuvres complètes*, trad. Marie du Saint-Sacrement, Paris, Cerf, 2010, p. 1270-1283 ; 1321-1332).

5. THÉRÈSE DE JÉSUS, *Livre des fondations*, 26, 4 et 10 (*Œuvres complètes*, trad. Grégoire de Saint-Joseph, Seuil, Paris, 1948, p. 1278 et 1281).

6. Nicolas de Jésus-Marie (Doria, 1539-1594), carme déchaux, vicaire général, il convoque le premier chapitre général de l'Ordre en 1594.

7. THÉRÈSE DE JÉSUS, *Relation VI* ou *IV*, février ou mars 1876 (*Œuvres complètes*, trad. Grégoire de Saint-Joseph, Seuil, Paris, 1948, p. 505-516).

8. Anne de Jésus (de Lobera, 1545-1621).

9. Lettre 277, à Anne de Jésus, novembre-décembre 1578, p. 1924, Lettre 451, à Anne de Jésus, 30 mai 1582, p. 2250 (THÉRÈSE D'AVILA, *Œuvres complètes*, vol. II, Cerf, Paris, 1995). La lettre 277 porte plus particulièrement sur Jean de la Croix.

10. Lettre 48 à Gaspar de Salazar, 13 février 1573 (THÉRÈSE D'AVILA, *Œuvres complètes*, vol. II, Cerf, Paris, 1995, p. 1445-1446).

11. THÉRÈSE DE JÉSUS, *Le chemin de perfection*, 10-11 (*Œuvres complètes*, trad. Grégoire de Saint-Joseph, Seuil, Paris, 1948, p. 627-234).

12. THÉRÈSE DE JÉSUS, *Le Livre de la vie*, 4,7 (*Œuvres complètes*, trad. Grégoire de Saint-Joseph, Seuil, Paris, 1948, p. 39).

13. THÉRÈSE DE JÉSUS, *Le Livre de la vie*, 9,1 et 4. (*Œuvres complètes*, trad. Grégoire de Saint-Joseph, Seuil, Paris, 1948, p. 88-89).

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

précédentes, mais de s'y enfoncer de plus en plus avant. Sur la deuxième île, même lorsque la remise en Dieu était aussi plénière qu'il est en notre pouvoir qu'elle le soit, c'était toujours « Je » qui se remettait en Dieu, « Je » qui choisissait Dieu. Mais ici, il n'y a pas de « Je » agissant. D'une façon mystérieuse, Dieu s'est substitué au sujet, au « Je ». Sur ce point, Caussade établit une distinction subtile fort éloquente : « Il y a un temps auquel l'âme vit en Dieu [deuxième île] et il y en a un auquel Dieu vit en l'âme [troisième île]². » Afin d'éviter toute conception panthéiste ou perte d'identité, il nous faut revenir au principe que l'individualité, la différenciation, l'altérité de la créature, sont fondées en proportion directe de sa proximité avec le Créateur. Plus elle est remise en Dieu, possédée par lui et immergée dans sa divinité, plus elle est elle-même. Ce processus d'individualisation implique, en son plus haut sommet, qu'il n'y a pas de modèle de vie sur la troisième île. Sur les îles précédentes, des modèles existaient ; la généralisation était encore possible, dans une certaine mesure. Mais ici, ce n'est guère le cas. Chaque habitant de la troisième île est un monde, un univers à lui tout seul. Nous pouvons seulement écouter ce que chacun essaie de nous dire au sujet de son expérience propre, et faire des recoupements avec d'autres témoignages afin de vérifier s'ils concordent.

La personne sait-elle nécessairement qu'elle vit cet état ? Se peut-il qu'elle l'ignore ? Tout concourt à ce que nous tenions ici la connaissance de l'état pour essentielle. Sur le pont de la deuxième île, nous ne pouvons savoir avec exactitude où nous en sommes, mais il est difficile d'imaginer qu'une fois l'œuvre accomplie, l'union parfaite réalisée, l'on ne s'en avise pas de quelque façon. Qui plus est, tout en ne pouvant rebrousser chemin, il est toujours possible d'échouer à aller de l'avant, nuance qui revêt une importance capitale. Or, pour avancer, pour

s'enfoncer plus profondément dans ce territoire, pour laisser Dieu nous imprégner par tous les pores de notre être, il est essentiel de savoir où l'on en est, afin de se conformer à lui. Nul ne mettra en doute que sainte Thérèse d'Avila sût avec certitude où elle en était. Même si sa description de la septième Demeure n'est pas probante, nous en avons confirmation dans une lettre de novembre 1581. De même, le *Cantique spirituel* de saint Jean de la Croix (à partir de la Strophe 20) et la *Vive flamme* attestent de sa propre expérience. Mais ces deux témoignages appartiennent au genre « pleins feux ». Qu'en est-il de la catégorie d'expérience « tous feux éteints » ? Qu'en est-il de sainte Thérèse de Lisieux ? Très certainement, elle savait. Elle était tout à fait certaine d'avoir atteint les sommets de la vie spirituelle. Au vu du climat dans lequel elle baignait et de son identification de l'état de noces mystiques aux expériences de haut vol qu'on trouve dans saint Jean de la Croix, c'est extraordinaire ! « Quand je lisais saint Jean de la Croix, confie-t-elle, je suppliais le bon Dieu d'opérer en moi ce qu'il dit³ ». Thérèse ne connaissait expérimentalement rien de l'expérience flamboyante du Saint mais restait sereinement et imperturbablement arrimée à sa foi.

La question est donc : que sait de cette expérience celui ou celle dont elle fait voler le monde en éclats ? À quoi sait-on qu'on la vit ? Chacun d'entre nous peut se reporter à ce que Thérèse d'Avila et Jean de la Croix nous disent sur le sujet et convenir, peu ou prou et plus ou moins confusément, qu'ils savent forcément de quoi ils parlent, puisqu'ils vont « pleins feux » et « voient », qu'ils assistent à la prise de possession de leur personne par Dieu. Thérèse d'Avila l'exprime en termes de vision de la Trinité demeurant en elle, et Jean de la Croix de façon similaire. Puisque Claire appartient à cette catégorie de spirituels, je lui ai demandé si elle pouvait me parler de son

expérience, me dire comment elle avait su qu'elle était entrée dans l'état d'union transformante. Non sans une grande réserve, elle répondit : « Jésus a toujours été ma ritournelle, mais elle était tout ce que je discernai. Je n'avais pas conscience, auparavant, que c'était "moi" qui, tant bien que mal, jouait de l'instrument ou était l'instrument. Mais après qu'il m'eut conduite sur la troisième île, j'ai compris la différence. Désormais, il était tout. La musique jouait d'elle-même, il n'y a jamais eu *que* la musique. Je vivais désormais ce qui avait semblé jadis être ma vie – seulement semblé, parce que je ne faisais que tourner mes regards vers lui sans référence à moi-même. Maintenant "moi-même" est devenu lui. »

Comment Thérèse de Lisieux, dans l'obscurité qui était sienne, a-t-elle su ? L'expérience de la « flèche d'amour » était-elle le moyen choisi par Dieu pour confirmer ce que son cœur conjecturait ? Ou bien le témoignage de sa sœur, Mère Agnès, atteste-t-il de sa conviction profonde ? Nul doute que cette dernière voyait en Thérèse une sainte – bien que probablement pour de mauvaises raisons – et que celle-ci avait en sa sœur une confiance fabuleuse. Cette petite voie de la confiance résume-t-elle la façon magnifique dont Dieu s'y prit avec Thérèse en réponse à son humilité, qui lui était agréable ? Ce qui est tout à fait certain, c'est que Thérèse n'aurait jamais cru Mère Agnès si elle n'avait pas su, tout au fond de son cœur, qu'elle disait vrai. Je sais d'expérience que nous sommes en mesure d'entendre cela seul que nous savons déjà. Ce qui nous est parfaitement étranger nous laisse indemnes. Mais la voix qui vient confirmer de l'extérieur un savoir secret peut provoquer un puissant éveil.

L'exemple de Petra nous sera utile sous ce rapport. Voici un extrait d'une lettre qu'elle adressa à Claire :

C'était ma « journée d'ermitage » et je jouissais d'un extraordinaire sentiment de paix, comme si rien n'eût jamais pu m'atteindre désormais.

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

On pourra objecter que ces réflexions n'engagent que moi, qu'en réalité nous ignorons tout de son expérience. Il n'empêche que l'évangile et la Lettre aux Hébreux nous révèlent deux faits que nous ne pouvons ignorer : d'une part, nous le voyons prostré, frémissant d'horreur, implorant à grands cris que la mort lui soit épargnée ; d'autre part, nous l'entendons se plaindre sur la croix que son Père l'a abandonné.

Exhaussé sur la croix, Jésus révèle la vraie nature de l'homme dans sa relation à Dieu. « Les regards arrogants des humains seront abaissés, et la prétention des hommes sera humiliée » (Is 2,11). Nous avons là un être d'une dépendance indicible, effrayante, suspendu entre ciel et terre, n'appartenant à aucun. Et le voilà exposé au regard de tous, telle une pauvre bête transpercée. Impuissant, humilié, nu, sa masculinité exhibée. La crucifixion, nous disent les historiens, était le plus infamant des supplices. Le pauvre corps humain y était réduit à sa plus humble réalité, ses fonctions vitales devenant incontrôlables. Sans mentir, voici l'homme ! Pouvons-nous en douter ? De bout en bout, son calvaire révèle son esprit, sa patience, sa dévotion, son pardon, sa remise en Dieu. Dieu veut que le spectacle de l'humilité humaine et de l'amour divin soit gravé dans nos âmes de chrétiens. Nous prétendons l'aimer ; en réalité, nous détestons cela et nous en détournons, tant il est vrai que la prophétie d'Isaïe continue de s'accomplir à ce jour :

Il était sans apparence ni beauté qui attire nos regards, son aspect n'avait rien pour nous plaire. Méprisé, abandonné des hommes, homme de douleurs, familier de la souffrance, il était pareil à celui devant qui on se voile la face ; et nous l'avons méprisé, compté pour rien. (Is 53,2-3)

Mettons cela en regard de l'idéal humain du yogi – mais s'agit-il uniquement du sien ?

Il est alors libéré de la naissance et de la mort, de la souffrance et du chagrin, et devient immortel. (...) Son corps, son souffle, ses sens, son

mental, sa raison et son ego sont tous intégrés à l'objet de sa contemplation. (...) Il ne connaît d'autre sentiment qu'un état de SUPRÊME FÉLICITÉ⁷.

Nierons-nous que nous aspirions secrètement à cet idéal en matière de vie spirituelle, ou du moins à quelque chose d'approchant ? Enraciné en nous est ce désir d'avoir une belle vie spirituelle, d'être beau pour Dieu ! Mais Jésus nous montre ce qui est beau aux yeux de Dieu : l'acceptation totale de notre humilité et sa remise en l'amour du Père. Jésus, en le vivant jusqu'au bout, a tout porté au Père. Il a délivré la pitoyable condition humaine de l'insignifiance, en a retiré les crocs de la souffrance et de la mort. Tout est changé désormais. Rien n'est simplement ce qu'il paraît. Extérieurement, tout semble comme avant, mais c'est une réalité autre. Voilà ce que signifie vivre de la vie de Jésus ressuscité. Cela ne veut pas dire que l'on vive dans un état d'euphorie ou d'exaltation. En essence, il s'agit de laisser Dieu être Dieu en nous. Oh, comme cela est peu compris, même de ceux qui pensent le comprendre !

Mais c'est Petra qui nous occupe ici. Je dois dire que ce serait une grossière erreur de la considérer comme une femme plongée dans de grandes souffrances. Ce n'est pas le cas. Elle se contente de vivre, ou plutôt, ainsi qu'il lui semble, de simplement exister, un peu à la manière d'un petit bourricot. La moitié du temps, elle ne sait pas comment elle va, quel est son état, si elle souffre ou non. La note fondamentale est sa petitesse et son insignifiance, ainsi que sa remise en Dieu de chaque instant. Ici, il convient de citer sainte Thérèse d'Avila qui parle

[d']un tel oubli de soi que l'âme semble véritablement n'avoir plus d'être (...). Elle est tellement transformée qu'elle ne se reconnaît plus. Elle ne songe plus s'il doit y avoir pour elle un ciel, une vie, un honneur propre, parce qu'elle est tout entière occupée à la gloire de Dieu. (...) L'âme en cet état est embrasée d'un tel désir que la volonté de Dieu s'accomplisse en elle, qu'elle trouve bon tout ce qu'il ordonne. S'il veut qu'elle souffre, elle

est contente ; s'il ne le veut pas, elle ne s'en tourmente plus comme elle le faisait⁸.

Petra n'a pas conscience d'être occupée à rechercher la gloire de Dieu ; elle n'en éprouve pas non plus un désir extrême. Lorsque son état devient un peu trop « bourricot », elle se tourne vers Claire en quête d'une parole de confiance, et celle-ci ne manque jamais de venir sous la forme d'une remarque au parfum de vérité : « Oui, tout, en votre âme, est *réellement* selon la volonté de Dieu. Il fouille de fond en comble le monde et l'histoire à la recherche d'âmes qui acceptent de n'être rien, de le laisser être Dieu. Jésus emplit tellement votre âme que toute délectation de soi a succombé. Vous ne pouvez lui offrir que le sacrifice muet de tout ce qu'il demande. Vous mourez en lui afin qu'il vive en vous. » Petra est une personne très heureuse. De temps à autre, l'« Auster⁹ » vient souffler par son jardin et les parfums s'épandent, éveillés par une parole de Claire ou quelque lumière intérieure qui lui montrent obscurément le miracle de son union à Jésus et le tendre amour que lui porte le Père.

Mais ne nous y trompons pas, la description qui précède de la voie suivie par Petra et de son état ne fait pas de son expérience un exemple classique. De fait, ainsi qu'on l'a vu, chaque personne et chaque vocation est unique. Pétra a sa propre vocation. Je trouvai captivant d'écouter Claire et Petra lorsque, occasion aussi rare qu'heureuse, nous nous rencontrâmes pour parler de ce chapitre de mon livre. Elles ne peuvent guère en dire davantage, et pourtant, il est évident qu'elles se comprennent mutuellement. Dans son effort à rendre compte de leur expérience, l'une d'entre elles fit référence au temps. Un échange intéressant s'ensuivit. Manifestement, toutes deux avaient le sentiment que, les concernant, le temps avait changé de nature :

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Pour aller plus loin, aux éditions du Carmel :

– *Explorer son château intérieur, avec Thérèse*, Wilfrid Stinissen, coll. Carmelight, 2020

L'auteur revient sur l'analyse que fait Ruth Burrows sur la pensée de Thérèse d'Avila, en y apportant l'expérience de la maturité.

– *L'oraison contemplative*, Wilfrid Stinissen, coll. Vives Flammes, 2002

– *Conseils pour la vie intérieure*, François de Sainte-Marie, coll. Vives Flammes, 2011

– *Trouver son trésor intérieur. La voie de la prière de silence*, Ben O'Rourke, coll. Carmelight, 2018

– *La contemplation surnaturelle*, revue Carmel 140, juin 2011

– *Vers la maturité spirituelle*, revue Carmel 153, septembre 2014

Du même auteur, aux Éditions du Carmel :

Dans son autobiographie, l'auteur évoque d'un style incisif son cheminement spirituel, sa relation à Dieu et à l'autre, ainsi que sa vie de prière. Grâce à sa manière personnelle et concrète d'aborder les sujets, elle nous plonge au cœur du combat intime qui est le sien et, par bien des aspects, le nôtre. Lire ce livre, c'est apprendre à se connaître un peu mieux soi-même au contact d'une âme d'exception.



Collection Vie intérieure

Témoignages, textes de grands spirituels, contemplation des mystères chrétiens, cette collection propose différents chemins pour guider, aider et encourager dans la quête intérieure de Dieu et converser avec Lui.

1. *Le livre de l'Imitation de Jésus-Christ et Thérèse de l'Enfant-Jésus*, Constant Tonnelier, 1999 (épuisé)
2. *La vie consacrée*, Arnaldo Pigna, 2001 (épuisé)
3. *Le feu de charité. Jeanne d'arc, mystique et martyre*, Christophe Robuchon, 2001
4. *L'amour est fort comme la mort. Commentaire du Cantique des cantiques*, Robert de Langeac, 2002 (épuisé)
5. *L'éternité au cœur du temps*, Wilfrid Stinissen, 2013
6. *L'éternel féminin. Femmes mystiques*, Janine Hourcade, 2003 (épuisé)
7. *La prière sacerdotale. Commentaire spirituel de Jean 17*, Robert de Langeac, 2004
8. *Marie et l'Esprit. Au cœur de la vie spirituelle*, Jean Laplace, 2005
9. *La nuit comme le jour illumine. La nuit obscure chez Jean de la Croix*, Wilfrid Stinissen, 2005
10. *Lettres spirituelles*, Robert de Langeac, 2006
11. *Écrits mystiques de Julienne de Norwich*, 2007
12. *Il y eut un soir, il y eut un matin. Promenade biblique dans le bon sens du temps*, Mathieu Thierry, 2008
13. *Jusqu'au cœur de l'amour*, Augustin Delage, 2008 (épuisé)
14. *L'art et la vie*, Mireille Nègre – Éric de Rus, 2009
15. *Cinq amis de Dieu en un temps d'angoisse*, Joan Nuth, 2010 (épuisé)
16. *Les mystiques chrétiens pour aujourd'hui*, Frederick Bauerschmidt, 2010 (épuisé)
17. *Douce lumière dans la nuit*, Albert de l'Annonciation, 2010
18. *Voyage au pays du silence*, Laird Martin, 2011 (épuisé)
19. *Trouver son trésor intérieur*, Ben O'Rourke, 2012 (coll. Carmelight 2018)
20. *Vivre en Marie*, Joël Guibert, 2013
21. *Explorer son château intérieur avec Thérèse*, Wilfrid Stinissen, 2015 (coll. Carmelight 2017)
22. *Une lumineuse absence. Silence, vigilance et contemplation*, Martin

Laird, 2018 (épuisé)

23. *Marie, dans la Bible, dans nos vies*, Wilfrid Stinissen, 2018

24. *Le chemin du Silence. Manuel pour ceux qui cherchent le bonheur*,
Emiliano Antenucci, 2020

La plupart de nos titres sont également disponibles en e-books sur notre site

www.editionsducarmel.com